

Scénario: Laurent Toplitsch, Stéphane Mitchell, Vincent Pluss
Image: Luc Péter
Son: Vincent Kappeler, Gilbert Hamilton
Montage: Vincent Pluss

Musique: Velma, Patrick de Rham
Avec: Jean-Louis Johannides, Céline Bolomey, Frédéric Landenberg, François Nadin, Gabriel Bonnefoy, Dune Landenberg
Production: Intermezzo Films, Genève

Droits mondiaux: Intermezzo Films, Genève
Version originale: français
Distinctions: Prix du Cinéma Suisse 2003, meilleur long métrage de fiction
Grand Prix Seoul Film Festival Senef 2003

Grand Prix Festival du Premier Film d'Annonay 2004
Primes à la qualité de l'Office Fédéral de la Culture et de l'Etat de Genève, 2003

Cinéma suisse: un signe enfin!

Les responsables de ce film offrent une tentative réussie pour sortir le septième art national de son long sommeil tranquille sous des infirmités mentales qu'on dit économiques (...) L'ensemble des séquences ne démarre pas à partir des psychologies plus ou moins bien jouées, mais par une gestuelle de chacun liée à la prise d'images, de sons et de silences, qui définissent ensemble cette unité que l'on nomme un film... les comportements et leur espace à l'écran gagnent une dimension lyrique (...) et deviennent l'écriture exacte d'une génération d'aujourd'hui (...) Freddy Buache (Le Matin Dimanche, 16 février 2003)



2002 | numérique DVcam, kinéscopage | 35mm | couleur | 66'

Un jeune père récemment divorcé tente de se réconcilier avec sa femme et ses enfants. Accompagné d'un collègue de travail qui croit partir pour quelques jours paisibles à la mer, il débarque par surprise dans la maison du sud de la France où sa petite famille s'est exilée. Trop anxieux pour se retourner, trop pressé pour s'expliquer, il entraîne tout le monde dans un week-end explosif et riche en révélations.

A nouveau du nouveau dans le cinéma suisse (L'affaire Vincent Pluss et le cinéma romand)

(...) C'est que le film mérite d'être remarqué. Comme objet esthétique d'abord, car il propose au spectateur de s'immerger dans une histoire contemporaine, qui traite de la place d'un père au sein de sa famille éclatée, de son rôle, de sa quête et de sa liberté, qui est peut-être aussi une irresponsabilité: cette indécision est au cœur du film. Au lieu de résoudre la question pour le spectateur sur un ton bien-pensant, il le pousse à envisager lui-même les solutions au problème, peut-être insoluble. C'est dire que l'intérêt ne tient pas seulement à la petite histoire que l'on peut résumer dans un synopsis, mais à la manière de la raconter. Toute entière construite comme une montée vers la crise, sorte de psychodrame qui trouve sa résolution momentanée dans l'image finale du père et des deux enfants, l'aventure est conduite par une caméra participante qui fait corps avec les acteurs. Leur jeu se fonde sur l'improvisation grâce à la construction en acte des personnages et à des trames narratives préélaborées comme diverses options de jeu, réserve dans laquelle les

comédiens puisent le schème des réactions de leur personnage. Cette technique, qui fait du travail sur le scénario et de la direction d'acteurs deux démarches inséparables l'une de l'autre, introduit une incertitude entre ce qu'apporte l'acteur de son individualité et la part fictive et construite du personnage. Elle permet de produire un effet de participation dérangement du spectateur, qui s'implique émotionnellement sans pouvoir s'associer complètement à des personnages qui échappent à tout manichéisme. Un tel résultat ne s'obtient pas « en deux jours » même si le tournage s'est fait en un week-end, comme nombre d'entretiens et d'articles le soulignent. Ce qui frappe donc, c'est le professionnalisme, à entendre comme la maîtrise des méthodes de travail fondées, nous l'avons dit, sur une technique de jeu, sur un certain type de direction d'acteurs, sur une « écriture » du scénario qui échappe au découpage déroulant dialogues, scènes et séquences, mais aussi sur un filmage adapté à la captation de l'instant et sur un montage qui charpente à proprement parler l'histoire en définissant les moments de tension (...) Maria Tortajada (Décadrages, automne 2003)